

## **Safet Hajvazi**

Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Safet Hajvazi. J'ai deux enfants, j'habite à Beveren-Waas, mais je suis originaire du Kosovo et Rom d'origine. J'ai obtenu mon diplôme d'électromécanique en langue serbe.

On m'a demandé de vous dire comment je me sentais en tant que réfugié ... *Réfugié !* Je n'ai pas du tout le sentiment d'être un réfugié. J'ai été arraché comme une branche à un arbre. Cela n'a duré qu'un moment, mais ce moment a changé toute ma vie. Normalement, chaque jour apporte le bonheur d'un nouveau jour. Mais ce jour-là n'a apporté que misère et chagrin...

### **La fuite**

Novembre 2007. Bon sang ! Je me vois encore dormir dans ma chambre comme si c'était hier. La pièce où je passais la plupart de mon temps, entouré de nombreux amis, dans le bonheur, le rire et la joie. Aujourd'hui, je me demande où ma chance d'alors s'en est allée, pourquoi le rire a quitté mon visage. Il m'a été enlevé... par des gens que je ne connais pas.

En 1995, j'ai vu un réfugié pour la première fois dans ma classe. Ensuite, j'ai vu arriver des milliers de réfugiés dans ma région à cause de la guerre en Bosnie. Leur situation me paraissait risible. Je n'avais encore jamais vu ça. Je les voyais passer dans la rue et je pensais : « Regardez-moi ces réfugiés ! », comme si je craignais qu'ils me prennent quelque chose.

Rendez-vous compte du cas de conscience que cela me procure aujourd'hui ! Aujourd'hui, je suis moi-même un réfugié. J'ai fui sans savoir où aller. Fuir signifie « s'en aller quelque part sans but, sans savoir où », la quête d'un pays où vivre en paix.

19 juin 1999. Je me suis arrêté et je me suis retourné. Je ne pouvais pas partir comme ça ; les adieux sont toujours difficiles. Nous étions en fuite. Au début, nous voulions simplement rejoindre la côte croate pour revenir dès qu'il ferait plus calme. Le Kosovo était une province multiethnique. Nous espérions qu'elle le resterait après la guerre. Mais tout semblait indiquer que ce n'était plus le cas. Quand nous sommes arrivés en Croatie, nous avons appris que tout notre passé - maisons, magasins, camions, voitures... - était parti en fumée. Tout a été pillé et détruit. L'annonce de cette nouvelle nous a causé un choc. Je ne voyais plus d'issue... Mon grand-père nous a dit pour nous consoler : « Nous sommes sains et saufs et c'est le plus important pour l'instant. »

Sains et saufs, certes, mais pas pour longtemps. À la mi-juillet 1999, j'ai contracté une inflammation du pancréas : une période noire de ma vie. J'étais dans un autre pays et je ne connaissais personne. L'inflammation était grave. Était-elle due à une mauvaise alimentation ou à un manque de sommeil ? En tout cas, après un mois de fuite, je dormais à nouveau dans un vrai lit, certes, mais dans un hôpital... J'ai dû attendre l'opération en Croatie, qui n'est venue que fin 1999. Début 2000, je passais régulièrement des visites de contrôle, mais les docteurs m'interdisaient de quitter le pays. Un an plus tard, l'inflammation étant toujours là, nous avons quand même décidé de partir pour commencer une nouvelle vie en France.

La fuite est un parcours difficile, je m'en rends compte aujourd'hui. Et « ces réfugiés de Bosnie » n'étaient à l'époque que virtuellement présents dans mon environnement de vie. Je m'en rends compte aujourd'hui, mais c'est beaucoup trop tard, car je n'aurai plus l'occasion d'y faire quoi que ce soit. « *Les nouvelles peines effacent les anciennes* », ai-je récemment entendu. Et en chemin, on apprend parfois plus de choses que par la guerre même...

## **Vivre en Belgique**

Je suis parti en France avec mon père et mon frère. Quand nous sommes arrivés en Suisse, nous n'avions nulle part où aller. Même les travailleurs qui travaillaient dans notre entreprise au Kosovo ne pouvaient pas nous accueillir. J'avais une tante en Belgique, qui était aussi une réfugiée. Quand elle a su que nous étions littéralement à la rue, elle a tout fait pour nous faire venir en Belgique. Son mari est venu nous chercher à Ülm-Freiburg en Allemagne.

Quand nous sommes arrivés en Belgique, il faisait sombre et froid. J'étais fatigué, découragé et je ne savais plus où j'étais. Pendant deux jours, je n'ai bu que de l'eau et du thé à cause de mon inflammation. On était en effet directement venu me chercher à l'hôpital pour partir en France. La peine et le chagrin, j'y étais habitué. À l'époque, je ne connaissais ni n'attendais rien d'autre. Comment en étais-je arrivé là ?

Ma tente nous a accueillis ; sans quoi ils auraient dû nous placer dans un centre où nous aurions été nourris. Beaucoup de gens vivent cela en Belgique et en Europe. Je voulais rentrer à la maison. J'en voulais au monde entier.

En janvier 2001, j'ai pu un peu respirer : j'avais un endroit où dormir, je n'en étais plus réduit à vivre dans la rue, comme hier, avant-hier et les jours précédents. *Allah* a toujours été l'espoir qui m'a gardé éveillé et m'a encouragé à persévérer.

Quand nous avons dû demander asile, nous avons appris qu'il existait différentes façons de s'inscrire. Mon père n'en connaissait qu'une : celle qu'il avait lue dans un livre sur la Convention de Genève. (Mon père est ingénieur, mais qu'arrive-t-il aux autres Rom qui sont pour la plupart analphabètes ?) Nous avons dû nous lever très tôt pour faire la file : ce fut le début d'un marathon. Photos et empreintes ont été prises, et nous avons été entendus. Nous devons dire pourquoi nous étions ici. Bon sang ! Nous étions en fuite, sur les routes depuis plus d'un an, et ils nous demandaient maintenant de prouver tout cela avec des documents ? C'est quelque chose que je ne peux même pas décrire, même si cela m'a marqué pour la vie...

Ce « *Vivre en Belgique* » sonne bizarrement. Nous ne *vivons* pas vraiment. Nous essayions de passer le temps. Au début, nous avons créé notre propre monde au sein de notre famille. Notre maison était notre monde et le monde, notre maison. Nous n'osions pas mettre le nez dehors pour découvrir un deuxième monde. La vie était si triste, nous étions si seuls et tellement isolés. J'écrivais des lettres sans adresse. Que devais-je faire d'autre ? Et quand je sortais quand même, j'avais peur qu'on m'aborde. Je ne parlais pas la langue – c'est une langue difficile – je ne parlais que par gestes. Je regardais la télévision, mais je n'y comprenais rien. Je lisais le journal, mais je ne regardais que les photos. Pour les documents qui arrivaient chaque jour, nous devons demander à d'autres personnes de les lire et de les traduire. Nous vivions dans une insécurité permanente et nous étions seuls pour affronter cette situation, comme à un carrefour avec différents poteaux indicateurs. Notre devise : « *En choisir un, mais pas de mauvais !* ».

## **Intégration**

Au fil du temps, j'ai appris à découvrir un autre monde. Mais pour le reste de ma famille c'était plus difficile. J'ai été inscrit à temps partiel dans une école (pas de cours de langue). J'étais anxieux, car c'était la première fois que je me retrouvais en classe avec des Belges, et je ne savais pas ce qu'ils pourraient bien penser de moi. J'étais vu comme un parasite venu en Belgique pour profiter de l'aide sociale. Je ne me sentais plus comme une personne en Europe, en Belgique. Heureusement, ils ne m'ont pas enfermé dans un centre. Devais-je me sentir coupable d'avoir été chassé et d'avoir dû quitter mon pays natal ?!

J'ai appris de plus en plus de mots, pas par le biais des cours, mais bien parce que j'avais toujours un dictionnaire avec moi. Quand j'entendais un nouveau mot, je le notais. Et quand j'allais dormir le soir, je répétais les mots et les phrases que j'avais appris le jour même. Ce fut une période difficile. Mais j'étais le fils aîné et je devais donc aider ma famille en apprenant la langue. Les « réfugiés bosniaques » ont-ils eu un parcours aussi difficile ? Au moins, ils parlaient la langue.

Un an et demi plus tard, mon père a dû se rendre au CPAS pour un entretien d'accompagnement. Je suis venu avec lui parce qu'ils n'avaient pas d'interprète. Quand ils ont entendu que j'étais parvenu à une bonne maîtrise du néerlandais en peu de temps, ils ont eu l'idée de m'inscrire comme interprète pour le rom, le serbe et le croate auprès du service provincial, section minorités.

Entre-temps, ma famille et moi-même avons obtenu le statut de réfugiés. Une chance dans notre malheur, car cela m'a motivé. J'étais toujours traité pour mes problèmes de pancréas à l'hôpital Erasme à Bruxelles. J'ai mené un combat intérieur avec moi-même, car je savais que ce serait la plus grande victoire. Je voulais prouver que je n'étais plus faible ni malheureux, je ne voulais pas de compassion.

J'entendais souvent des mots comme « intégration » et « assimilation culturelle ». Je voulais en apprendre davantage, mais il n'y avait personne pour me montrer le chemin. Mon vocabulaire commençait à s'enrichir. Je connaissais déjà des mots comme « chagrin », « malchance », « misère » et « souffrance ». Aujourd'hui, j'ai aussi appris des mots comme « chance », « joie », « amour », « chaleur » et « rire ». Les « réfugiés bosniaques » ont-ils jamais connu l'un de ces beaux mots ? J'ai décidé de devenir interprète pour pouvoir prêter une oreille attentive à tous les réfugiés et à tous les nouveaux arrivants qui connaissaient des difficultés. C'est quelque chose que je n'aurais jamais fait avant. J'étais trop occupé à mener ma vie sans me soucier des autres. Je suis devenu un interprète social et j'ai été content quand j'ai reçu officiellement ma première mission. Ensuite, j'ai reçu des dizaines de demandes par mois. Et j'en ai eu de bons échos : je faisais bien mon travail et j'avais de bonnes relations avec les gens. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, je regardais encore de haut « ces réfugiés bosniaques », rien que parce qu'ils avaient un autre accent que le nôtre. J'étais mort de honte, mais il faut tirer les leçons de ses erreurs, dit-on. Et j'ai aussi appris qu'il valait mieux éviter de commettre les mêmes erreurs que d'autres, car chaque erreur peut laisser une cicatrice pour toute la vie.

Je me suis rendu compte que je commençais à vivre comme un véritable Occidental. C'était du reste nécessaire, car je recevais chaque jour des demandes comme traducteur/interprète. J'étais prêt à aller partout. Un réfugié aide les réfugiés. Et je le faisais avec plaisir. Les différents services le savaient, et je suis tranquillement devenu un traducteur/interprète assermenté : j'interprétais pour la police, les tribunaux et partout où c'était nécessaire. Mais 2003 fut une année importante : j'ai commencé à travailler pour le Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides. Et pour la première fois, j'y suis entré par une autre porte que celle où j'avais fait la queue deux ans auparavant à six heures du matin pour demander asile. Et c'était vraiment une autre porte que celle d'aujourd'hui, car ce jour-là je n'étais pas le bienvenu, et cette porte a laissé une trace symbolique ! Aujourd'hui, je suis accueilli autrement, mais cela n'a plus d'importance. *Doit-on avoir une fonction pour être bien accepté ?*

En 2005, j'ai commencé à travailler comme médiateur interculturel pour le CPAS de Beveren-Vlos. Je trouvais cela beaucoup plus intéressant à faire : accompagner les gens individuellement, les sensibiliser et les renvoyer aux personnes compétentes. En tant qu'interprète, j'étais trop bridé par le « code déontologique ». Au CPAS, je pouvais davantage aider les gens. Quelle différence avec ce jeune gars qui en 1999 ne s'occupait que de problèmes futiles. J'ai aujourd'hui fait mon choix, je travaille à temps partiel au CPAS de Saint-Nicolas et je continue à interpréter et à aider des gens quand c'est

nécessaire. Je participe aussi à des réunions importantes au niveau local et même à un plus haut niveau et je suis parfois contacté pour donner mon avis.

Je suis confronté chaque jour aux difficultés rencontrées par les réfugiés. Malgré le fait que je m'en sois bien sorti pour un primo arrivant, la situation reste difficile. C'est pour cela que je trouve important de les aider chaque jour.

Entre-temps, je me suis marié à l'âge de 21 ans, ce qui est déjà un âge avancé dans ma communauté. D'habitude, on se marie quand on a 15 ou 16 ans, alors vous imaginez les réactions... Mais j'ai toujours pensé que tout dans le monde était éphémère, seule la famille reste.

Aujourd'hui, je ne suis plus un enfant ni un jeune gars, on me dit généralement « monsieur », ce que je n'aime pas. Je dois être méthodique et sérieux, adopter le tempo belge et ces conditions de travail. Je ne parviens pas toujours à être sérieux, mais le faut-il ? Je ne le pense pas. J'ai suffisamment de confiance en moi pour changer les autres, les rendre un peu plus cool que d'habitude : ainsi, même mes collègues belges pourront de temps à autre sortir de leur monde qui n'est fait que de « travail ».

*La vie peut parfois être vue autrement. Elle est riche en couleurs, ne choisissez pas seulement le côté obscur. On a toujours le choix, choisissez d'être solidaire sans vous sentir obligé. Aidez pour être aidé. Riez pour rendre les gens heureux ! Ce que vous vivez en tant que réfugié vous donne un double sentiment : vous êtes regardé comme « un réfugié », alors que vous vous sentez tout simplement un homme.*

*Cela n'a duré qu'un moment, mais ce moment a changé toute ma vie.*